

REVUE DES ÉTUDES SLAVES

TOME QUATRE-VINGT-NEUVIÈME

Fascicule 4

Évolutions dans le socialisme yougoslave 1960-1990
Théories et pratiques



PARIS

2018

интеллигенции, из которой затем выйдут будущие руководители движения. Прямым результатом работы школы на Капри следует считать то, что в конце 1909 г. под руководством Богданова образовалась идеологическая и литературная группа «Вперед», члены которой считали себя представителями «истинного», подлинного большевизма и намеревались выработать новую рабочую культуру, концептуально противоположную ленинскому индивидуализму и авторитарности, которые они считали пережитками культуры «буржуазной».

Огромный вклад в создание книги внесла философ Д. Стейла, автор важного научного труда о философской культуре, вдохновленной эмпириокритицизмом в России на рубеже двух веков – «Наука и революция. Рецепция эмпириокритицизма в русской культуре 1897-1910 гг.» (*Scienza e rivoluzione. La recezione dell'empireocriticismo nella cultura russa 1897-1910*, Le Lettere, Firenze 1996³⁷). Особая ее заслуга в том, что в своих исследованиях она не ограничивается изучением конфликта между Лениным и Богдановым, но анализирует мысль последнего «в самом широком контексте русской и западноевропейской философии» (с. 40), подчеркивая своеобразие его доктрины также в этой области.

Несомненной заслугой этого труда является то, что он проливает свет на идеологический спор, вспыхнувший в рядах российской социал-демократии начала XX века, подчеркивая расхождение взглядов различных теоретиков, а главное – предоставляя слово основным участникам этого спора. Теории, которые привели к появлению школы на Капри – это неотъемлемая часть европейского марксизма с его противоречиями и заблуждениями. Их изучение сегодня – это не просто исправление давних ошибок, но и открытие новых путей для исследования.

Paola CIONI

Istituto Italiano di Cultura, Saint Pétersbourg

ARIAS-VIXIL' M. A., **Буревестник versus Альбатрос: французский контекст творчества Максима Горького**, Moskva, IMLI RAN, 2018, 496 p., ill. ISBN 978-5-905542-37-4

Gor'kij et Verlaine, Baudelaire, Maeterlinck, Anatole France, Romain Rolland, Aragon : autant de sujets pour la plupart neufs, que Marina Arias-Vixil' (bien placée, – collaboratrice des Archives Gor'kij) traite avec une érudition qui n'est jamais pesante.

L'introduction présente un tableau d'ensemble des rapports de Gor'kij avec la littérature française : il en connaît non seulement les classiques (Flaubert, – son « culte », Stendhal, dont le portrait était accroché dans son bureau), mais des écrivains qui même de son temps n'étaient guère connus, comme Ernest Hello, écrivain mystique (1828-1885) sur lequel il demande des renseignements en 1895 (p. 96). Les auteurs qu'il recommande pour ses entreprises éditoriales (Vsemirnaja Literatura, Gosizdat, Academia,

37. Русское издание *Наука и революция. Рецепция эмпириокритицизма в русской культуре (1877-1910 гг.)*, перевод с итальянского О. Поповой, М., Академический Проект, 2013, 363 с.

Histoire des jeunes gens du XIX^e siècle et autres) témoignent d'une « francomanie » (*francuzomanija*, selon l'expression de Mixail Kuzmin, p. 8) libre de tout critère idéologique, et d'une connaissance exceptionnelle de la littérature française moderne et contemporaine (par le biais, qui reste à déterminer précisément, de vieilles traductions, de comptes rendus, d'histoires de la littérature) : ainsi, au début des années 1930, pour le programme d'Academia, il propose les « carnets » (mémoires ?) d'Agrippa d'Aubigné, ceux de Chateaubriand, les *Liaisons dangereuses* (mais pas *Faublas*), Claudel, Villiers de L'Isle-Adam (p. 27). Il ne manque à ce tableau que le rappel des auteurs de romans-feuilletons que Gor'kij dévora avant de découvrir Balzac avec *la Peau de chagrin* : Alexandre Dumas père, Ponson du Terrail, Fortuné du Boisgobey, Pierre Zaccane, Émile Gaboriau, Xavier de Montépin et autres, dans lesquels de fortes natures (comme Rocambole) ont raison des forces du mal (« Sur Balzac », 1911, traduction française ; 1927, en russe) : ils sont en partie à la source des chemineaux, du romantisme social de Gor'kij et de son idéalisme.

Gor'kij, l'A. le montre bien, n'est ni naturaliste, ni matérialiste, mais avant tout idéaliste. « La lutte pour l'idéalisme » (titre d'un article de N. Berdjajev de 1901) fait l'objet du premier chapitre, sur les rapports de Gor'kij avec le symbolisme. Si à l'époque soviétique, les *gor'kovedy* s'efforçaient d'opposer Gor'kij aux symbolistes³⁸, ici l'A. montre au contraire combien Gor'kij s'inscrit dans le courant idéaliste, du moins pendant les années 1890, avant qu'une teinture de marxisme ne lui fasse juger ce courant moderniste en termes d'oppositions de classes. Décadence et symbolisme font l'objet de solides pages d'histoire littéraire, française et russe, notamment sur Annenskij et Baudelaire. Analysant l'article de Gor'kij « Paul Verlaine et les décadents » (1896), l'A. relève que la matière, le vocabulaire, les noms des poètes français, et des passages entiers de l'article de Gor'kij sont empruntés à Max Nordau (qui n'est pas cité). Mais bien qu'il juge le décadentisme, comme l'auteur de *Dégénérescence*, « antisocial », Gor'kij le rattache aux romantiques et à Victor Hugo qui « ne pouvaient être indifférents à la défiguration de tout ce qui est authentiquement beau et pur » par une société exigeant « quelque chose de plus simple, de plus terne, pas très élevé, ne violant pas le sommeil de sa conscience et n'appelant pas à s'élever dans les cieux ou à créer une nouvelle vie » (p. 95-96). C'est à la lumière de cet idéalisme qu'il faut lire la fable du « Serin qui mentait et du pic qui disait la vérité » (1893), qui ne se réduit pas à une justification du mensonge exaltant : « Apporter dans la vie la beauté, la noblesse, les "idéaux", ce que Gor'kij lui-même nommait l'"idéalisme", en parlant de son "appauvrissement", était le moteur de la création des poètes-"décadents" : la quête de l'idéal, de "ce qui n'existe pas au monde" » (p. 97). La nostalgie du beau dans la vie et dans l'art, propre aux décadents, était aussi celle de Gor'kij. Bal'mont et Brjusov ont ses faveurs. L'homme *créateur* (du beau, de l'idéal, de Dieu) est au centre de l'anthropologie de Gor'kij. « Le lecteur », récit de 1898, est l'« apogée » de cette « lutte pour l'idéalisme », pour une littérature qui ennoblisse l'homme et lui « donne des ailes ».

Pour que l'idéal se réalise sur terre, l'action (*dejanie*), la vigueur morale (*bodrost'*) doit faire place au rêve. C'est l'« idéalisme pratique » (p. 140), qu'illustrera (en 1901) l'image de l'Oiseau annonciateur de la tempête (« Pesn' o Burevestnike »), que l'A. analyse en rapport avec « L'Albatros » de Baudelaire et de Nietzsche, avec le poème

38. Cf. N. E. Krutikova, *В начале века. Горький и символисты*, Kiev, Naukova dumka, 1978.

de Coleridge « La complainte du vieux marin » et d'autres oiseaux symboliques, jusqu'à l'oiseau-tempête chassé par Gilgamesh dans l'épopée mésopotamienne dont il est le héros (Gork'kij la publiera en 1918 dans une traduction de N. Gumilev). Ce fier oiseau, pareil à un « éclair noir », est un « démon », c'est-à-dire un ange rebelle (Satan est pour Gork'kij l'incarnation de la raison et de la révolte)³⁹. Ne peut-on l'interpréter comme la tentation d'autodestruction de la culture européenne, se demande l'A. (p. 158) ? L'« Oiseau bleu » de Maeterlinck (1908), bien connu en Russie dès les années 1890, symbolise la connaissance des secrets de la nature, que l'homme soumet à lui. Maeterlinck, rationaliste, « mystique sans Dieu », partage avec Gork'kij son anthropocentrisme (l'homme est une divinité) et sa lutte contre la nature (p. 172).

Gork'kij trouve aussi l'idéalisme et l'anthropocentrisme chez Romain Rolland, avec qui il va correspondre pendant vingt ans avant de l'accueillir à Moscou en 1935. Le lecteur français dispose (en français) de leur correspondance (1917-1936) éditée par Jean Pérus (Albin Michel, 1991), et du *Journal de Moscou* de R. Rolland (Bernard Duchatelet (ed.), Albin Michel, 1992). Il trouvera dans l'ouvrage de M. Arias-Vixil' une douzaine d'études centrées sur Romain Rolland et Gork'kij : la découverte de la littérature russe par Rolland, ses rapports avec Lunačarskij, qui tente de l'enrôler dans la presse bolchevique, le « rollandisme » (l'éthique de la révolution, des moyens et des fins) dénoncé par Barbusse et *Clarté* (avec Lunačarskij et Trockij) mais partagé par le Gork'kij des années vingt. Gork'kij restera néanmoins en bons termes avec Barbusse, qui défendait l'indépendance des intellectuels par rapport aux partis, et sera (non sans raison) accusé par la critique soviétique de « construction de Dieu ». L'occidentalisme résolu du Gork'kij des années vingt (qui dénonce l'« asiatisme » de la Russie, l'anarchisme et la cruauté du paysan russe) est contesté par R. Rolland, séduit par les sagesses orientales, et proche, contrairement à Gork'kij, de Spengler pour qui l'euro-péanisation de la Russie a été une erreur historique (p. 234). L'A. rappelle ce débat sur la nature de la Russie face à l'Europe chez nos philosophes des Lumières. La correspondance de Gork'kij avec Romain Rolland permet aussi d'éclairer l'histoire de la censure soviétique des livres (qui épargna ceux de R. Rolland). La visite de Gork'kij en URSS, en 1928, est relatée d'après les échos (hostiles) de la presse de l'émigration, auxquels il n'était pas indifférent, comme en témoigne le soulignement de certains passages dans les coupures qu'il conservait (p. 271). C'est ce premier voyage organisé dans le pays des soviets qui semble avoir été décisif dans l'évolution du Gork'kij « hérétique » au Gork'kij thuriféraire des années trente.

Gork'kij fut proposé quatre fois (en 1918, 1923 par Romain Rolland, 1928 et 1930) pour le prix Nobel. Ses sympathies anarchistes (au début) puis bolcheviques firent rejeter sa candidature (p. 287). L'édition en vingt volumes des *Œuvres* de Romain Rolland, à partir de 1928, fut accompagnée de quatre préfaces (de Gork'kij, Lunačarskij, Zweig et Rolland), où l'on retrouve le problème de l'humanisme. Gork'kij n'est plus « rollandiste », il considère que l'art de R. Rolland appartient au passé. Mais lui non plus ne va pas rester « au-dessus de la mêlée » et va se rapprocher de l'URSS stalinienne, avec le concours de Maria Kudaševa (1895-1975), ancienne muse de M. Vološin et d'O. Mandel'stam, veuve du prince Kudašev (qui combattit avec les Blancs), épousée en 1934, « utile » pour le pouvoir soviétique auprès de R. Rolland (p. 382). Il garde toutefois une certaine

39. Signalons la parution d'un recueil des récits de Gork'kij sur *le Diable et l'écrivain*, nouvelles traduites du russe par Serge Persky, Viktoriya et Patrice Lajoie, Lisieux, Lingva, 2017, 85 p.

lucidité, comme en témoignent son *Journal de Moscou* (traduit par l'A. en 1989 dans *Voprosy literatury*, n° 3-5) et ses interventions (ainsi que celles de sa femme, attestées par des lettres conservées aux Archives Gor'kij) en faveur de personnes arrêtées. Elles resteront vaines, hormis pour Victor Serge, qui fut effectivement expulsé, mais sans ses manuscrits. Ni Rolland ni Gor'kij, pourtant expressément incité par une lettre de Staline et de Molotov (publiée en 2005) à y participer, ne se rendirent en juillet 1935 au Congrès international des écrivains pour la défense de la culture organisé à Paris : non que Gor'kij fût devenu *nevvezdnoj* [interdit de sortie], comme on l'a longtemps supposé (p. 321) : il reçut même son passeport, mais renonça *in extremis* à partir. Pour éviter d'avoir à défendre les répressions ? (Kamenev, entre autres, nommé directeur des éditions Academia grâce à Gor'kij, avait été arrêté, l'intelligentsia occidentale de gauche était mobilisée en faveur de Victor Serge). La visite de Rolland à Gor'kij sera organisée de façon à coïncider avec le congrès (pour détourner l'attention de son absence ?). Rolland sera honoré d'un entretien avec Staline qui le subjuga. L'A. compare le procès-verbal de l'entretien, dont le thème central fut les répressions, rédigé par A. Arosev, président de la Société des liens culturels avec l'étranger (fusillé en 1938) avec le compte rendu de Rolland pour la presse française (et le *Journal de Moscou*), composé (amplifié) à partir de brèves notes : R. Rolland fait dire à Staline ce qu'il n'a pas dit (du moins selon Arosev), mais ces « fausses citations » visent toujours à « blanchir » le nouveau « César » (p. 357). Et par ailleurs, il omet les concessions qu'il fit et qui auraient pu faire douter de sa fermeté face à Staline (c'est une forme d'autocensure, p. 361). Après son retour, Rolland écrivit cinq fois à Staline, sans recevoir ni réponse, ni autorisation de publier le texte officiel de son entretien (il le fut en 1996).

L'ouvrage se termine par la traduction et le commentaire des textes d'Aragon (au nombre de sept, de 1936 à 1977) se rapportant à Gor'kij et spécialement à sa mort, qu'il mit ingénieusement en scène dans *la Mise à mort* (1965, traduit en russe en 1998), mort qui est aussi celle de l'Aragon stalinien et du réalisme socialiste, l'ombre de l'année 1937 se projetant sur la mort de Gor'kij.

« En comparaison de tous les écrivains d'avant la révolution, la vie de Gor'kij est, sous beaucoup d'aspects, extrêmement peu étudiée » (p. 479). Cet ouvrage comble en partie les « taches blanches » de l'écrivain russe le plus mythifié.

Michel NIQUEUX
Université Caen-Normandie